

**Enseignement Croyance, Loi, Transfert,
du 18 juin 1994**

**LE SAINT
V.S. Pritchett
Traduction de J. Nassif**

A dix-sept ans, je perdis ma foi en la religion. Depuis déjà un certain temps, elle avait été chancelante et très subitement elle disparut alors sous l'effet d'un incident arrivé dans un bateau à perche sur le fleuve à la sortie de la ville où nous vivions. Mon oncle, chez lequel j'étais contraint de rester pour de longues périodes de ma vie, avait monté une petite affaire de fabrication de meubles. Il était toujours en difficultés pour l'argent, mais il était persuadé que d'une façon quelconque ce serait Dieu qui l'aiderait. Et ce fut le cas. Un investisseur qui appartenait à une secte appelée l'Église de la Dernière Purification arriva de Toronto au Canada. Pouvions-nous imaginer, demanda cet homme, un Dieu bon et tout-puissant tolérant que ses enfants puissent être à court d'argent ? Il nous fallait bien admettre que nous ne pouvions l'imaginer, en effet. L'homme investit un peu de capital dans l'affaire de mon oncle, et nous fûmes convertis. Notre famille fut la première dans la ville à faire partie des Purifiants, comme on les appelait. Bientôt une congrégation de près de cinquante personnes ou davantage se retrouvait chaque dimanche pour se réunir dans une pièce de la bourse aux grains.

Sur le champ, nous devînmes des gens isolés et haïs. Tout le monde racontait sur notre compte des blagues. Il nous fallait nous serrer les coudes, parce qu'on nous traînait quelquefois devant les tribunaux. Les non convertis ne pouvaient pas nous pardonner, d'abord de croire en l'efficacité de la prière, ensuite d'avoir reçu une révélation de Toronto. L'efficacité de nos prières avait une raison simple. Nous considérions comme de l'Erreur – notre appellation pour le Mal – de croire en l'évidence de nos sensations et s'il nous arrivait d'avoir une grippe ou une angine, de perdre notre argent ou d'être au chômage, nous réfutions la réalité de ces choses comme nulle et non avenue, disant que, Dieu ne pouvant les avoir faites, elle ne devaient donc pas exister. Il était hilarant de jeter un coup d'œil sur notre congrégation et de constater que ce que le vulgaire appellerait des miracles était accompli chez nous, presque comme par routine, chaque jour. Peut-être n'était-ce pas de grands miracles ; mais là-bas, à Londres et à Toronto, nous savions que surdité et cécité, cancer et démence, les grands fléaux étaient constamment abolis par les prières des plus avancés des Purifiants.

« Comment ! », dit mon maître d'école, un Irlandais avec des yeux comme du verre brisé et une bouffée d'irritation dans les poils de son nez. « Comment ! Tu aurais l'impudence de me raconter que si tu tombais du dernier étage de ce bâtiment et t'enfonçais la tête, tu dirais que tu n'es pas tombé et que tu n'a pas été blessé ? »

J'étais un petit garçon et très effrayé par tout le monde, mais nullement, quand il s'agissait de ma religion. J'avais l'habitude du genre de devinettes que l'irlandais m'avait posée. Ce n'était pas la peine de discuter, même si notre religion avait déjà développé une casuistique intéressante.

« Je le dirais quand même, répliquais-je avec froideur et une certaine vanité. Et ma tête ne serait pas enfoncée. »

« Tu ne pourrais pas le dire, » répondit l'irlandais. « Tu ne pourrais pas le dire. » Ses yeux pétillèrent de pur plaisir. « Tu serais mort. »

Les garçons rirent, mais ils me regardèrent avec admiration.

Par la suite, je ne sais comment ni pourquoi, je commençais à voir une difficulté. Sans prévenir et comme si j'étais allé dans ma chambre à coucher pour la nuit et avais trouvé un grand singe assis sur mon lit et suivant dès lors mes pas avec ses puces, ses grognements et une expression, inflexible et archaïque, imprimée sur son brun visage, je me trouvais confronté au problème qui rôde au centre de toute foi en la religion. J'étais confronté au problème de l'origine du mal. Le mal était une illusion, nous avait-on appris. Mais même les illusions ont une origine. Les Purifiants niaient cela.

Je demandais conseil à mon oncle. Le commerce allait mal à l'époque, ce qui rendait sa foi cassante. Il s'était renfrogné pendant que je lui parlais.

« Quand as-tu pour la dernière fois brossé ton pardessus ? » dit-il. « Ta tenue est de plus en plus débraillée. Si tu passais davantage de temps à étudier les livres » – ce qui voulait dire, la littérature purifiante – « et un peu moins à garder les mains dans les poches et à jouer avec les bateaux sur la rivière, tu ne laisserais pas l'Erreur avoir accès. »

Chaque dogme a son jargon ; mon oncle, en tant qu'homme d'affaires, aimait les termes du commerce de la Purification. « Ne laisse pas l'erreur avoir accès » était une des expressions qu'il prisait le plus. Le point essentiel dans la Purification, disait-il, était qu'il s'agissait d'un savoir scientifique, et donc exact ; en conséquence de quoi, c'était pure faiblesse que de tolérer une discussion, voire même de la trahison. Il dégrafa son pince-nez, remua sa cuiller dans sa tasse de thé et me signifia qu'il me fallait me soumettre ou changer de sujet. La deuxième alternative était préférable. Je compris, à mon désarroi, que mes arguments avaient mis mon oncle en déroute. La foi et le doute, tels des brides, me serraient la gorge.

« Tu n'irais quand même pas dire que ce que notre Seigneur a dit, tu ne crois pas que ce soit vrai », me demanda ma tante avec nervosité, en me suivant en dehors de la chambre. « Ton oncle, lui, y croit, mon chéri. »

Je ne pouvais répondre. Je sortis de la maison et descendis la rue principale jusqu'à la rivière, là où les bateaux à perche étaient piqués comme des insectes sur l'éclat estival du plan d'eau. La vie était un songe, pensais-je ; non, un cauchemar, car le singe était derrière moi.

J'étais encore dans cet état, fait pour moitié de bouderie et pour moitié d'exaltation, quand M. Hubert Timberlake vint dans notre ville. Il était l'une des personnes importantes du quartier général de notre Église et il était venu pour prononcer une adresse sur la Purification à la Bourse aux Grains. Il y avait partout des affiches annonçant l'événement. M. Timberlake devait passer le dimanche après-midi avec nous. Il était incroyable qu'un homme si éminent en vienne effectivement à s'asseoir dans notre salle à manger, à se servir de nos couteaux et fourchettes et à manger notre nourriture. Toute imperfection dans nos murs ou dans nos âmes allait lui sauter aux yeux. La vérité avait été révélée à l'homme avec une exactitude scientifique – exactitude que nous pouvions tous vérifier par l'expérience – et le développement futur du cours de l'humanité sur la terre avait été, en fin de compte, arrêté. Aussi avions-nous affaire

en la personne de M. Timberlake à un homme qui avait non seulement accompli plusieurs miracles – ayant même ressuscité par deux fois un mort, était-il affirmé avec la réserve convenable –, mais qui s'était effectivement trouvé à Toronto, notre quartier général, où cette grande et révolutionnaire révélation avait eu lieu pour la première fois.

« Voici mon neveu », dit mon oncle, me présentant. « Il vit avec nous. Il pense qu'il pense, mais je lui dis qu'il ne fait que penser qu'il le fait. Ha, ha. » Mon oncle avait de l'humour, quand il côtoyait les grands. « Il est toujours sur le fleuve, » continua mon oncle. « Je lui dis qu'il a de l'eau dans la cervelle. J'ai parlé à ton propos à M. Timberlake, mon garçon. »

Une main prit la mienne, aussi douce qu'une peau de chamois de la meilleure qualité. Je vis un homme large se tenant droit dans un costume bleu-marine à double cintrage. Il avait une tête rose carrée avec de très petites oreilles et un de ces sourires vernis hypnotiques dont nos ennemis disaient qu'ils étaient très communs dans notre secte.

« Eh bien, n'est-ce pas juste ce qu'il faut ? » dit M. Timberlake, qui, eu égard à ses relations avec Toronto, parlait avec un accent américain. « Et si on disait à ton oncle que c'est drôle qu'il puisse penser qu'il est drôle. »

Les yeux de M. Timberlake étaient droits et ternes. Il avait l'allure d'un capitaine de la marine marchande à la retraite qui avait été décontaminé de la mer, qui s'était corrigé et avait fait de l'argent. Son plaidoyer en ma faveur m'avait mis dans son camp tout de suite. Mes doutes s'estompèrent. Tout ce en quoi M. Timberlake croyait devait être vrai et quand à déjeuner je me mis à l'écouter, je pensais qu'il ne pouvait pas y avoir meilleure vie que la sienne.

« Je suppose que M. Timberlake est fatigué après son adresse », dit ma tante.

« Fatigué ? » s'exclama mon oncle, fulminant d'indignation. « Comment M. Timberlake pourrait être fatigué ? Ne laisse pas l'Erreur avoir accès ! »

Car dans notre credo un simple inconvénient devait être considéré comme aussi illusoire qu'aurait pu l'être une grande catastrophe, si l'on voulait être strict, et la présence de M. Timberlake nous faisait un devoir de l'être tout à fait.

Je remarquais alors qu'après leurs larges sourires, les lèvres de M. Timberlake avaient l'habitude de s'installer dans une longue courbe déprimée et sarcastique.

« J'imagine », dit-il en traînant la voix, « j'imagine que le Tout-puissant doit avoir été fatigué quelquefois, car il est dit qu'Il se reposa le septième jour. Dis donc, dit-il se tournant vers moi, sais-tu ce que j'aimerais faire cet après-midi ? Pendant que ton oncle et ta tante feront la sieste qu'impose ce repas, pourquoi n'irions-nous pas, toi et moi, au fleuve nous mettre un peu d'eau dans la cervelle. Je te montrerai comment on tient une perche. »

A ma déception, je vis que M. Timberlake se mettait dans le cas de faire montre de sa compréhension envers les jeunes et qu'il se ménageait une occasion pour une « conversation tranquille » avec moi à propos de mes problèmes.

« Il y a trop de monde sur le fleuve les dimanches », dit mon oncle avec difficulté.

« Oh, j'aime un bain de foule », dit M. Timberlake, jetant sur mon oncle un regard de dur à cuire. « Ceci est le jour du repos, vous savez. » Il avait eu sur le dos mon oncle toute la matinée becquetant chaque miette de cancan en provenance de la ville sacrée de Toronto.

Mon oncle et ma tante ne pouvaient pas croire qu'un homme comme M. Timberlake pourrait sortir se mêler aux vestons et aux flonflons caracolant sur le fleuve un dimanche après-midi. A propos de n'importe quel autre membre de notre Église, ils auraient pensé que cela relevait du péché.

« Alors, qu'est-ce que tu en dis ? » me dit M. Timberlake. Je ne pus émettre qu'un

murmure.

« C'est décidé », dit M. Timberlake. Et le sourire apparut aussi simple, chaleureux et sans réplique que le sourire d'une publicité. « Ça, c'est vraiment formidable. Non ? »

M. Timberlake monta en haut se laver les mains. Mon oncle était profondément offensé et choqué, mais il ne pouvait rien dire. Il dégrafa ses lunettes.

« Un homme vraiment merveilleux », dit-il. « Si humain », ajouta-t-il en guise d'excuse. « Mon garçon », dit mon oncle, « cela va constituer pour toi une expérience. Il y a dix ans, Monsieur Timberlake gagnait dans les assurances un mille par an. Alors, il entendit parler de la Purification. D'un seul coup, il abandonna le tout. Il laissa tomber son métier et s'adonna à la tâche. Ce fut un combat, il me l'a avoué lui-même ce matin. "Bien des fois, m'a-t-il dit ce matin, je me suis demandé d'où me viendrait mon prochain repas." Mais la voie était indiquée. Il se rendit de Worcester à Londres et en deux ans il tirait mille cinq cent par an de sa pratique. »

Guérir les malades par la prière, selon les dogmes de l'Église de la Dernière Purification, était devenu la profession de M. Timberlake.

Mon oncle baissa les yeux. Sans ses lunettes, ses paupières paraissaient petites et embarrassées. Il baissa la voix aussi.

« Je lui ai parlé de ton léger trouble », dit mon oncle calmement avec émotion. J'étais consumé de honte. Mon oncle regarda en l'air et avança le menton pour la confiance.

« Il a juste souri », dit mon oncle. « C'est tout. »

Puis il attendit que M. Timberlake redescende.

Je me revêtis de mon pantalon de flanelle blanche et bientôt je me vis marchant en compagnie de M. Timberlake sur le chemin descendant vers le fleuve. J'avais le sentiment que c'était sous de faux prétextes que j'allais avec lui ; car il commencerait à m'expliquer quelle était l'origine du mal et il me faudrait prétendre poliment qu'il n'avait pas eu besoin de se mettre à me convertir, la croyance m'étant venue dès que je l'avais vu. Un pont de pierre dont les deux arches étaient comme des yeux de chouette fixant la surface du plan d'eau était proche de l'embarcadère. Je me mis à penser combien c'était dommage que les hommes en flanelle et les femmes bronzées ne puissent se douter que j'avais les faveurs du M. Timberlake qui ce matin même avait donné en ville une conférence. Je le cherchais du regard et quand je le trouvais, je fus un peu saisi. Il se tenait au bord de l'eau y jetant un regard qui avait l'expression vide de celui qui n'y comprend goutte. Parmi les hommes en blanc de la foule l'air allègre qu'il donnait à son effcience avait terni. Il m'apparut comme un homme au mitan de son âge, parfaitement déplacé et falot. Mais il ralluma son sourire, dès qu'il perçut mon regard.

« Prêt ? » appela-t-il. « Formidable. »

J'eus le sentiment qu'à l'intérieur de sa tête devait s'être inséré un gramophone dont le disque tournait et retournait sans cesse en se bloquant sur ce mot.

Il enjamba le bateau à perche et prit position.

« Maintenant je voudrais juste que tu nous pagayes jusqu'à nous éloigner de la rive », dit-il, « et là, je te montrerai comment on avance à la perche. »

Tout ce que M. Timberlake avait dit continuait de me sembler irréel. Le fait qu'il soit assis, dans un bateau à perche, faisant partie de choses trivialement matérielles était incroyable. Qu'il ait proposé de nous conduire à la perche sur le fleuve était terrifiant. Et s'il allait tomber dans le fleuve ? Sur le champ je refrénais cette supposition. Il était exclu qu'un maître de notre Église qui était directement sous la guidance de Dieu puisse tomber dans un

fleuve.

Le cours en est large et profond sur ce plan d'eau, mais vers la rive méridionale, il y a une profondeur négociable et un fond résistant. Les saules se penchaient des rives argileuses, faisant de l'entrelacement de leurs branches des taches de soleil et d'ombre sur l'eau, tandis que sous les bateaux se trouvaient des cavernes sombres et verdâtres. Les branches en cerceaux des arbres se courbaient jusqu'à ce que leur pointe touche l'eau comme des doigts tirant des sons mélodieux. Plus loin au milieu du courant par un jour ensoleillé comme le nôtre, il y avait un pan de lumière éclatante sur lequel il était difficile de jeter les yeux sans les clore à demi, et par delà, les dimanches où il y a du monde, allaient les chaloupes avec leur parasol et leur gouvernail ; et pareillement les canots, qui avec leurs avirons comme des pattes de scarabée semblaient extraire de l'eau la lumière du soleil, quand ils montaient à l'horizon. Plus l'on descend sur le courant plus on se retrouve entre des jardins, et puis entre des champs conservés pour le pâturage. L'après-midi où M. Timberlake et moi sortîmes pour clarifier la question de l'origine du mal, les prairies étaient partout remplies de boutons d'or.

« Maintenant », dit M. Timberlake résolument quand je l'eus payagé jusqu'à l'autre rive. « Maintenant, je la prendrai. »

Il s'installa au-dessus du siège placé sur le réservoir à l'arrière.

« Laissez-moi vous mettre à l'abri des arbres », dis-je.

« Tends-moi la perche », dit M. Timberlake, se tenant debout sur la petite plate-forme et faisant ainsi craquer ses bottines. « Merci, vieux. Je ne m'en suis pas servi depuis dix-huit ans, mais je peux te le dire, mon frère, à l'époque, on me considérait comme assez bon à la perche. »

Il regarda à l'entour et laissa glisser la perche à travers ses mains. Alors, il imprima la première poussée demandant de l'effort. La barque s'ébranla doucement et nous avançâmes. Je m'assis en face de lui, la pagaie à la main pour contrôler toute dérive que la barque provoquerait de l'intérieur.

« Qu'en dites-vous, les types ? » dit M. Timberlake regardant à l'entour vers les remous que nous faisions et ramenant la perche. L'eau ravissante bruit par en dessous.

« Formidable », dis-je. Par déférence, j'avais attrapé le mot.

Il y alla d'une deuxième et puis d'une troisième poussée ; il prenait trop d'eau sur sa manche, peut-être, et il y avait de l'incertitude quant à sa direction, que je corrigeais, mais il s'en tirait bien.

« Elle revient vers moi », dit-il. « Comment je m'y prends ? »

Je dis : « Surtout écartez-la des arbres. »

« Les arbres ? » demanda-t-il.

« Les saules », répondis-je.

« Je vais le faire tout de suite », dit-il. « Que dis-tu de celle-là ? Pas encore assez ? Bon, et celle-ci ? »

« Une autre encore », dis-je. « Le courant est fort de ce côté. »

« Quoi ? Encore des arbres ? » dit-il. Il commençait à avoir chaud.

Nous pourrions déboucher après les avoir passés », dis-je. « Je vais nous aider à passer avec la pagaie. »

M. Timberlake n'apprécia pas la suggestion.

« Non. Pas de ça. Je peux me débrouiller », dit-il. Je ne voulais pas offenser un des chefs de notre Église, je remisai donc la pagaie ; mais j'eus le sentiment que j'aurais dû l'amener plus loin, pour éviter l'irritation que lui causaient les arbres.

« Bien sûr, dis-je, nous pourrions passer en dessous d'eux. Ce pourrait être agréable. »

« Je crois, dit M. Timberlake, que ce serait une très bonne idée. »

Il poussa énergiquement de la perche et nous entraîna vers la prochaine arcade que faisaient les branches de saule.

« Il nous faudra peut-être avoir à baisser la tête un peu, c'est tout », dis-je.

« Oh, je peux m'arranger en poussant les branches vers le haut », dit M. Timberlake.

« Il vaut mieux baisser la tête », dis-je.

Nous glissions maintenant rapidement vers l'arcade ; en fait, j'étais déjà en dessous.

« Je crois qu'on devrait baisser la tête », dis-je. « Simplement, courbez-vous en avant à cause de celle-là. »

« Qu'est-ce qui fait que les branches penchent sur l'eau comme ça ? » demanda M. Timberlake. « Saules pleureurs – je vais émettre une pensée à ce propos à votre adresse. C'est fou comme l'Erreur nous incline à nous appesantir sur l'affliction. Pourquoi ne pas les avoir appelés saules rieurs ? » discourut M. Timberlake alors que la branche passait au-dessus de ma tête.

Je dis : « Best-oie ! »

« Des oies ? Où ça ? Je n'en vois pas », dit M. Timberlake faisant un tour d'horizon.

« Non, ta tête », dis-je. « La branche », criai-je.

« Ah, la branche. Celle-là ? » dit M. Timberlake qui venait de rencontrer une branche touchant sa poitrine et qui allongea une main pour la relever. Or, à l'étonnement de M. Timberlake, il n'est pas aisé de relever une branche de saule. Il recula d'un pas, la branche s'appuyant doucement, mais fermement sur lui. Il appuya en sens inverse en poussant des pieds. Et il poussa trop loin. Le bateau continua, et je vis les bottines de M. Timberlake qui avait fait sans y penser un pas en arrière, quitter la poupe. Il parvint à la dernière minute à attraper une branche plus forte et plus haute et alors, il resta pendu là un mètre au-dessus de l'eau, rond comme une prune bleue qui serait mûre et prête, n'attendant plus qu'une chiquenaude pour tomber. Il était trop tard pour la pagaie et, poussé en avant par la force de sa lancée, je n'aurais pu moi-même le sauver.

Une minute entière passa pendant laquelle je n'ai pas cru ce que je voyais ; justement, notre religion nous avait appris à ne jamais croire ce que nous voyions. Restant incrédule, je ne pouvais pas bouger. L'impossible était arrivé. Seul un miracle, me suis-je entendu dire, aurait pu le sauver.

Ce qui était le plus frappant, c'était, alors qu'il était pendu à l'arbre, le silence de M. Timberlake. J'étais perdu dans mes pensées qui se partageaient entre la fascination du spectacle et l'action d'essayer d'extraire le bateau des petites branches de l'arbre. Quand j'eus terminé de délivrer le bateau, pas mal de yards d'eau nous séparaient encore et les semelles de ses chaussures approchaient de l'eau, car la branche avait plié sous son poids. Des bateaux passaient dans l'intervalle, mais personne ne paraissait nous avoir remarqués. Il s'agissait bien d'une agonie privée. Un double menton était apparu dans la physionomie de M. Timberlake et sa tête était enserrée par ses épaules et ses bras pendus. Je le vis cligner les paupières et lever les yeux au ciel. Ses paupières étaient livides comme celles d'un poulet. Bien que pendu là, il était resté propre et digne, le chapeau n'était pas déplacé et son veston était encore boutonné du haut. Il avait un mouchoir de soie bleue glissé dans sa pochette. Il semblait si détaché et comme il faut que, lorsque ses chaussures approchèrent de plus en plus de l'eau, l'effroi me prit. Il pouvait accomplir ce qu'on appelle des miracles. En ce moment, peut-être s'adonnait-il à cette pensée que c'était en un sens erroné et illusoire qu'il était suspendu à une

branche d'arbre au-dessus de six pieds d'eau. Il était probablement en train de prier dans les termes minutieusement raisonnés des prières de notre foi qui étaient davantage des conversations avec Euclide que des suppliques adressées à Dieu. Le calme de sa physionomie suggérait cela. Était-il, me demandais-je, à portée de vue de la grande rue, du terrain de jeu de la ville et de l'embarcadère rempli de monde, était-il sur le point de réagencer la scène sur laquelle s'accomplirent les miracles les plus connus ? J'espérais que ce ne fut pas le cas. Je priais pour que ce ne le soit pas. Je priais du fond du cœur pour que M. Timberlake ne marche pas sur les eaux. Ce fut ma prière, et non la sienne, qui fut exaucée.

Je vis les chaussures tremper, l'eau monter au-dessus de ses chevilles et s'infiltrer dans ses chaussettes. Il essaya alors de changer de prise et d'attraper une branche plus haute – il ne réussit pas – et, faisant cet effort, son pantalon se détacha de son veston et de son gilet. Un pan de sa chemise auquel étaient cousus l'attache-bretelle et l'agrafe de son gilet se déchira comme une fêlure coupant M. Timberlake par le milieu. C'était comme un vice de forme fatal pour une statue, la fêlure d'un tremblement de terre qui aurait ramené le monumental dans les dimensions du mortel. Les derniers grecs durent ressentir ce que je sentais, lorsqu'ils virent une fêlure sillonner le corps d'une quelconque statue d'Apollon. Ce fut à ce moment précis que je réalisai que personne n'avait eu la révélation finale à propos de l'homme et de la société sur cette terre et que M. Timberlake ne savait absolument rien sur l'origine du mal.

Décrire tout cela prend du temps, mais se fit en quelques secondes, alors que je pagayais vers lui. J'arrivais trop tard pour recevoir ses pieds sur le bateau et la seule chose à faire, c'était de le laisser s'enfoncer jusqu'à ce que ses mains s'approchent du niveau de la barque, ce qui lui permettrait de changer de prise. Je fis cela. L'eau se mit à amputer d'abord un torse, puis un buste, puis seulement une tête avec ses épaules, M. Timberlake, chose que je remarquais, apparaissant triste et seul à mesure qu'il s'enfonçait. Il était un dogme en train de sombrer. Quand l'eau clapota autour de son faux col – car il hésita avant de lâcher la branche pour attraper le bord de la barque – je vis un petit triangle de désapprobation pathétique se dessiner entre son nez et les commissures de ses lèvres. La tête déposée sur le plateau de l'eau avait le rictus calamiteux que l'on voit sur les images de saints décapités.

« Accrochez-vous à la barque, M. Timberlake », dis-je instamment. « Accrochez-vous à la barque. »

Il le fit.

« Pousse par derrière », ordonna-t-il avec la voix sèche d'un homme d'affaires. Il s'agissait là de ses premiers mots. Je lui obéis. Je le pagayais avec soin jusqu'à la berge. Il se retourna et grimpa à terre en faisant un flocc. Il se tint là, les bras en l'air et les yeux posés sur l'eau courant sous son costume gonflé, une flaque s'élargissant à ses pieds.

« Ouais », dit M. Timberlake froidement, « nous avons laissé pour cette fois à l'Erreur quelque accès. »

La haine qu'il a dû nourrir à l'égard de notre famille !

« Je suis navré, M. Timberlake », dis-je. « Je suis terriblement navré. J'aurais dû payer. C'est ma faute. Je vous ramène sur le champ à la maison. Laissez-moi essorer votre veste et votre gilet. Vous allez attraper la mort. »

Je m'arrêtais. J'avais presque blasphémé. J'avais presque laissé entendre que M. Timberlake était tombé à l'eau et que pour un homme de cet âge ce pouvait être dangereux. M. Timberlake me reprit. Sa voix était impersonnelle, elle concernait moins sa personne que les lois de l'humaine existence.

« Si Dieu a fait l'eau, il serait ridicule de suggérer qu'Il l'a faite, et qu'elle puisse nuire

à Ses créatures. N'est-ce pas ? »

« Oui », fis-je en un murmure hypocrite.

« Bon », dit M. Timberlake. « Partons. »

« Je vous ferai rapidement traverser », dis-je.

« Non », dit-il, « je veux dire : continuons. Nous n'allons pas faire d'un léger obstacle comme celui-là une raison pour gâcher cette belle après-midi. Quelle était notre destination ? Tu as parlé d'un bel endroit plus loin où nous pourrions débarquer. Allons-y. »

« Mais je dois vous ramener à la maison. Vous ne pouvez rester là assis trempé jusqu'aux os. Vos habits vont s'abîmer. »

« Allez, allez », dit M. Timberlake. « Fais comme je dis. Allons-nous en. »

Il n'y avait rien à faire avec lui. J'orientai la barque vers la berge et il l'enjamba. Tandis que je pagayais, il s'assit en face de moi comme un traversin trempé et sur le point d'éclater. Nous avions, bien sûr, perdu la perche.

Pendant un bon moment, je pus à peine regarder M. Timberlake. Il suivait la stratégie de nier qu'il soit arrivé quelque chose et cela me mit en difficulté. Je savais bien qu'un événement considérable était arrivé. Ce vernis qui brillait sur tant de membres de notre secte, sur leur visage ou leur personne, leur esprit ou leur allure, avait été nettoyé. Aucune aura n'émanait plus de M. Timberlake.

« Quelle est cette maison là-bas », demanda-t-il. Il meublait la conversation. J'avais barré de telle sorte qu'on se trouve au milieu de la rivière pour qu'il soit exposé au plus fort du soleil. Je vis de la vapeur s'élever au-dessus de lui.

Je m'enhardis et le scrutais. Je réalisais que c'était un homme en condition physique médiocre, sédentaire et sans entraînement. Maintenant que l'aura l'avait quitté, on pouvait apercevoir que la peau de cet homme plutôt corpulent était empourprée de veines décelant un cœur médiocre. Je me souvins qu'il avait dit à déjeuner :

« Une jeune-femme que je connais a dit : "N'est-ce pas merveilleux ? Je peux marcher trente miles par jour sans être le moins du monde fatiguée." Je lui ai répondu : "Je ne vois pas en quoi cette complaisance du corps devrait être quelque chose dont un membre de l'Église de la Dernière Purification aurait à se vanter". »

Oui, il y avait chez M. Timberlake quelque chose de flasque, de passif et de relâché. Tassé dans ses habits gonflés, qu'il avait refusé de retirer, il m'apparut, alors qu'il regardait avec ennui l'eau, les bateaux qui passaient et la campagne, qu'il ne s'était pas rendu à la campagne auparavant. C'était une chose qu'il avait accepté de faire, mais qu'il voulait expédier. Cela ne présentait pour lui aucun intérêt. Par ses questions – Quelle est cette église ? Y a-t-il des poissons dans ce fleuve ? Est-ce une radio ou un gramophone ? – je compris que M. Timberlake se donnait le moyen de reconnaître un monde dans lequel il n'avait pas vécu. C'était un monde trop vivant, trop mouvementé. Son âme, apathique et préoccupée, était ailleurs dans une demeure immatérielle et sereine. C'était un homme triste, plus triste qu'aucun autre homme que j'aie connu ; mais sa tristesse était une sorte de dépôt laissé en gage par un être dont l'esprit éthéré était fort loin, absorbé dans l'effervescence de matières métaphysiques. Se trahissait sur son visage une allure de chien bon enfant, lorsqu'il déclarait (bien sûr, dans son for intérieur) qu'il n'était pas mouillé et qu'il n'aurait pas une crise cardiaque ou n'attraperait pas une pneumonie.

M. Timberlake parlait peu. De temps à autres, il essorait l'eau de sa manche. Il observait la vapeur qui se dégageait de lui. J'avais projeté, lorsque nous avions appareillé, de sortir au moins jusqu'à l'écluse, mais à présent, l'idée d'avoir sur le dos encore deux miles de

cette responsabilité m'était trop lourde. Je prétendis que je ne voulais aller qu'à la hauteur du coude dont nous approchions, où se trouvait une des prairies de boutons d'or les plus épaisses. Je la lui signalais. Il se tourna et regarda le champ avec ennui. Nous accostâmes doucement la berge.

« Formidable », dit M. Timberlake. Il se tenait sur le bord de la prairie comme il s'était tenu sur l'embarcadère – perdu et frappé de stupeur et d'incompréhension.

« Agréable de se dégourdir les jambes », dis-je. Je frayai la route au plus épais des fleurs. Les boutons d'or étaient si denses qu'il n'y avait même pas de place pour du vert. Sur ces entrefaites je m'assis. M. Timberlake me regarda et s'assit lui aussi. Alors je me tournais vers lui pour une dernière tentative de persuasion. Je pensais que son inquiétude avait affaire, j'en étais sûr, avec de la respectabilité.

Je dis : « Personne ne nous verra. Ici, nous sommes hors de portée d'un regard venant du fleuve. Enlevez votre veston et votre pantalon et essorez-les. »

M. Timberlake répondit fermement : « Il me satisfait de rester comme je suis. »

« Quelle est cette fleur ? » demanda-t-il pour changer de sujet.

« Bouton d'or », répondis-je.

Bien sûr », opina-t-il.

Je ne pouvais rien faire de lui. J'étais allongé de tout mon long au soleil et, m'ayant observé le faire et croyant que cela me ferait plaisir, M. Timberlake fit de même. Il devait avoir supposé que c'était là ce pourquoi j'étais sorti faire du bateau. Il n'y avait là rien que de l'humain. Il était sorti pour me démontrer qu'il n'était rien qu'humain.

Mais comme nous gisions là, je vis la vapeur s'élever encore. J'en avais assez.

« Il fait un peu chaud », dis-je en me levant.

Il se leva sur-le-champ.

« Voudriez-vous vous asseoir à l'ombre ? » me demanda-t-il poliment.

« Non », dis-je. « Le voudriez-vous vous-même ? »

« Non », dit-il. « Je pensais à vous. »

« Retournons », dis-je. Nous nous levâmes et je le laissais passer devant moi. Quand je jetai à nouveau les yeux sur lui, je m'arrêtai comme foudroyé. M. Timberlake n'était plus un homme portant un complet bleu marine. Il n'était plus bleu du tout. Il était transfiguré. Il était jaune. Il était recouvert de pollen de bouton d'or, des pieds à la tête, en une fine pâte que l'humidité avait formée.

« Votre costume », dis-je.

Il y porta les yeux. Cela le fit froncer un peu les sourcils, mais il ne sourit ni ne fit aucun commentaire.

Cet homme est un saint, pensais-je. Aussi sanctifié que ces personnages recouverts de feuille d'or dans les églises de Sicile. Il s'assit tout doré dans la barque ; doré il resta l'heure suivante, tandis que je le pagayai tout au long du fleuve. Doré et suintant l'ennui. Doré aussi bien, lorsque nous débarquâmes en ville et que nous marchâmes dans la rue pour retourner à la maison de mon oncle. Là, il refusa de changer de vêtements et de s'asseoir auprès d'un feu. Il garda les yeux sur sa montre pour ne pas rater le train qui le ramenait à Londres. Il ne prononça aucune parole pour reconnaître que le monde comportait des désastres ou des beautés. Si ceux-ci étaient imprimés sur lui, ils l'étaient sur de la balle.

Seize années ont passé depuis que j'ai laissé tomber M. Timberlake dans le fleuve et que la vue de ses attache-bretelle a détruit ma foi. Je ne l'ai plus revu depuis, mais

aujourd'hui, j'ai appris sa mort. Il avait cinquante-sept ans. Sa mère, une très vieille dame avec laquelle il avait vécu toute sa vie entra dans sa chambre alors qu'il se préparait pour aller à l'église et le trouva en manches de chemises gisant sur le parquet. Était resté dans une main un col dur où la cravate était à moitié insérée. Cinq minutes plus tôt, raconta-t-elle au docteur, elle lui avait parlé.

Le docteur, qui examina le corps lourd couché sur un lit de célibataire vit un homme entre deux âges, plutôt large que fort, portant une tête extraordinaire en forme de boîte carrée avec d'épaisses mâchoires. Les dernières années, me raconta mon oncle, il avait grossi. Les lourdes joues couleur foie-de-veau étaient comme les bajoues d'un braque. Une maladie de cœur, c'était évident, avait emporté M. Timberlake. La mort avait laissé le visage relâché, le rendant même vulgaire et dégénéré. C'était un miracle, dit le docteur, qu'il ait vécu aussi longtemps. A n'importe quel moment durant les vingt dernières années, le moindre choc aurait pu le tuer.

Je pensais à notre après-midi sur le fleuve. Je pensais à lui suspendu à l'arbre. Je pensais à lui dans la prairie, indifférent et doré. Je compris pourquoi il s'était fabriqué une suavité protectrice de sédentaire, un sourire automatique, une collection de phrases toutes faites. Il les gardait comme son veston après son plongeon. Et je compris pourquoi - bien que je l'aie craint pendant tout le temps que nous passâmes sur le fleuve - je compris pourquoi il ne m'avait pas parlé de l'origine du mal. Il était honnête. Le singe était avec nous. Le singe qui m'avait seulement suivi était déjà au-dedans de M. Timberlake mangeant son cœur.

